

Robert Pichette et Huguette Bourgeois aux Éditions d'Acadie

Robert Pichette, *Belléophon*, poésie, Moncton, Éditions d'Acadie, 1987, 48 pages

Huguette Bourgeois, *L'Enfant-fleur*, poésie, Moncton, Éditions d'Acadie, 1987, 68 pages

Lucie Lalonde

Number 49, November 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43060ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lalonde, L. (1988). Review of [Robert Pichette et Huguette Bourgeois aux Éditions d'Acadie / Robert Pichette, *Belléophon*, poésie, Moncton, Éditions d'Acadie, 1987, 48 pages / Huguette Bourgeois, *L'Enfant-fleur*, poésie, Moncton, Éditions d'Acadie, 1987, 68 pages]. *Liaison*, (49), 16–16.

Robert Pichette et Huguette Bourgeois aux Éditions d'Acadie

Robert Pichette, *Bellérophon*, poésie, Moncton, Éditions d'Acadie, 1987, 48 pages.

Huguette Bourgeois, *L'Enfant-fleur*, poésie, Moncton, Éditions d'Acadie, 1987, 68 pages.

par Lucie Lalonde

Après cinq années d'absence depuis *Chimères*, Robert Pichette revient avec *Bellérophon*, une émouvante poésie où le lyrisme est exacerbé par l'image d'une désolation millénaire. Malgré sa tentative d'orienter le lecteur, le poète n'échappe pas à l'emprise du mythe olympien perpétué par la présence des intersignes : Narcisse et Ophélie côtoyant ici Mélusines, Tritons, Sibylles et autres.

Le langage métaphorique désigne le carrefour où convergent les deux questions essentielles du recueil : comment fuir les heures du souvenir qui rongent le présent? Comment fuir pareillement l'heure du songe où le visage de l'aimée absente l'oreiller cependant que les draps plissent encore du vertige de ses reins? Affliction pathétique s'il en est, que les *cris feutrés* orchestrent jusqu'à l'insoutenable amertume : *j'en ai assez de t'attendre / toi qui ne viendras pas* (p.23).

Le regret chante son exigence d'amour avant de torturer la figure d'un avenir peut-être voué au mal incurable. Et le fatalisme ainsi résigné échoit-il de plus belle quand il s'illusionne sur le masque d'une sagesse meilleure : *Mieux vaut reprendre la mer / au long cours / trésorière oublieuse / des débiteurs du cœur / sans pour autant apprendre / où niche l'oiseau rare / ni où se cache ton cœur* (p.41).

Tâcher de remédier au mal d'amour : voici toujours

l'histoire chagrine d'une nau-sée de l'âme; tâcher de réaliser l'ultime réconciliation avec la vie : voilà le bilan du corps qui en assume la responsabilité. Entre les deux, s'est installé le marais infâme d'un exil nommé « solitude », et que le poète nous dit avoir *appris à apprivoiser* (p.10). Quant à moi, j'ai aimé la sombre monodie des poèmes d'amour qui exsudent les humeurs d'une multiple blessure. Mais j'avais pourtant cru que la solitude apprivoisait le « roseau pensant » plutôt que l'inverse...

L'Enfant-fleur, de Huguette Bourgeois, tisse patiemment la poésie sous le signe de l'énigme. D'emblée, le premier poème porte le titre du recueil afin de la sculpter avec *un peu de chair un peu de vase / et la certitude de la mer / quant au naufrage* (p.12). Une infinie délicatesse imprègne ici le langage simple et souvent même naïf. Il m'a semblé que le poète cherchait éperdument à configurer une joie ineffable, peut-être celle de l'enfance : *une autre douceur / parmi / les visages du vent* (p.14). Mais les poèmes sont très bavards, à l'insu des plumes secrètes qui se questionnent et simultanément se répondent : *c'est tellement difficile de parler d'amour* (p.33); *nous sommes à ce point dupes / de notre amour / que nous trouvons des cages / pour enfermer la mer* (p.62). Entre deux interrogations, l'espace de *L'Enfant-fleur* s'engourdit des émanations de la langue : *je pends dans mes tristes efforts* (p. 16) /

mais la solitude... / j'entendais des mots (p.17).

Étrangement, on s'aperçoit que le lexique exprime l'éprouvante obsession d'une routine et d'une perpétuelle agitation : un travail où les DOIGTS sont engrenés dans un mouvement tressant les heures sèches où la PAILLE se confond aux gestes saturés des MAINS beaucoup trop dociles. Ces mots reviennent au contour des poèmes, au tournant des pages. Entrecoupés de menus PLAISIRS absents d'ardeur, de vigueur et de passion, ces mots définissent un univers clos où l'atmosphère méphitique encercle impunément le SILENCE et la MORT qui grignotent le moindre souffle d'espoir. Huguette Bourgeois tente en vain de dévier d'une trajectoire où les archiplumes savent trop bien hélas! que le soleil n'est qu'une illusion de la nuit qui pèse sur la vague de nos corps.

Ce livre de poésie contient de très belles images; des vers parfois touchants; des passages inattendus. Mais je ne partage pas pour autant l'opinion du préfacier Maurice Raymond qui associe l'imperfection du recueil aux *influences proprement littéraires*; d'autre part, il déplore le *délabrement de la poésie actuelle* (p.10). Pourrait-on cordialement lui suggérer de bonnes lectures? À mon avis, la gent de plume s'habille de plus de couleurs qu'on a de doigts pour les compter. En quel lieu faudrait-il donc regarder pour les voir?

Lucie Lalonde est poète et professeure à l'Université d'Ottawa.